

Matière à penser

Devant le tourbillon aveugle de produits jetables et déchets toujours plus complexes, notre quotidien de consommateur de matière pose les questions de nos usages, appréhensions, maîtrises et finalement compréhensions de cette matière toujours plus artificielle que contiennent nos artefacts : polluants éternels, micro-plastiques ou déchets électroniques mixant inextricablement métaux rares et composites pour toujours. Bien qu'il soit encore difficile d'associer des politiques structurées bien identifiables au terme de décroissance, ce mot interroge notre héritage thermo-industriel pourvoyeur de cette "abondance" qu'on a pris pour le "progrès" ; autant que notre "maîtrise" de la matière jusque dans ses interactions avec le vivant. Alors qu'il nous faut apprendre à vivre avec ces "communs négatifs" qui modifient dorénavant le vivant à des niveaux qu'on ne mesure pas encore, dans un rapport plus durable au monde à toutes ses échelles, pour espérer y subsister en bonne intelligence : en bonne compréhension scientifique, aussi précise et partagée que possible, comme un point de fuite.

Prosperité sans croissance.

En réponse au problème posé par l'impossible découplage entre la prédation croissante des ressources énergétiques et matérielles et la croissance du PIB vue comme nécessaire facteur de progrès, la notion de *décroissance* a été portée depuis longtemps par Serge Latouche [4] - entre autres - autour de ses "8 R", disposés en cycle : Réévaluer, Reconceptualiser, Restructurer, Redistribuer, Relocaliser, Réduire, Réutiliser, Recycler. Les concepts associés à la décroissance sont multiples autant que les tentatives de traduction en des politiques économiques qui peinent à être déclinées en mesures claires : *développement vs sous-développement, développement durable vs économie stationnaire* ou encore *prosperité sans croissance*. Il s'agit d'imaginer une économie "circulaire" où la gestion optimale des stocks de ressources remplacerait la valeur ajoutée du flux. La valeur d'usage prenant la place de la valeur d'échange. Mais la dispersion inextricable des éléments chimiques toujours plus nombreux qui constituent nos technologies induit des flux de matières incompressibles, finalement polluants et bornés.

Dans *Prosperité sans croissance* [3], Tim Jackson souligne ainsi que, quelle que soit l'efficacité matérielle, une limite sera toujours atteinte à partir de laquelle la croissance fera croître à nouveau les flux de matière. Et si producteurs et consommateurs d'activités "slow" (projets énergétiques communautaires, marchés locaux de production locales, convivialités associatives diverses..) atteignent un niveau de bien-être supérieur à celui apporté par l'économie de marché matérialiste, cette économie de coopération recentrée sur les services aux personnes reste minuscule et ne contribue pas à la productivité du travail.

Érigée en modèle source de reconnaissance sociale, l'accumulation de biens matériels n'est pas gage d'épanouissement. Pourtant ce mode de vie intenable et non généralisable des pays "riches" reste encore trop notre boussole. De plus, un même niveau de "capabilité sociale" (A.Sen) nécessite des revenus plus importants en proportion dans les pays riches. La demande matérielle fragmente la société par la rivalité mimétique : course à la nouveauté qui, accroissant les flux de matières, annihile la possibilité d'une prospérité durable dans un monde aux ressources limitées.

Comment alors "*Vivre simplement pour que les autres puissent simplement vivre ?*" aurait dit Gandhi : Tim Jackson propose ainsi, assez banalement, que la richesse croisse plutôt sur le plan "intérieur" (spirituel, intellectuel, social) pour permettre un véritable progrès humain au sein de "communautés intentionnelles" tournées vers le même objectif de simplicité (downshifting) "volontaire". C'est un vœux pieu quand l'urgence vitale des effondrements climatique et de biodiversité semble maintenant fondre sur nous. Le plafond se rapproche : enchaînées dans la biosphère (René Passet -1996), les sphères économiques et humaines dessinent les limites planétaires à l'instar de la théorie du donut de Kate Raworth¹ nous indiquant ainsi notre "juste" place dans cette cosmologie de la matière et du vivant, ainsi que l'ampleur des enjeux et des solutions à mettre en œuvre pour tenter d'y répondre rapidement.

Ces auteurs restent autant de cartographes utiles pour nous repérer dans le dédale des bascules à opérer en percevant plus finement les interdépendances.

La subsistance

Prises dans leurs aspects social, local, généré, démocratique et politique ; tout comme les explorations des solutions collectives qu'elles suscitent, ces interdépendances sont explorées depuis des années par des au-

1. <https://www.oxfamfrance.org/actualite/la-theorie-du-donut-une-nouvelle-economie-est-possible/>

trices comme Veronika Bennoldt-Thomsen et Maria Mies dans *La subsistance* [1] : un livre qui après un quart de siècle reste d'une actualité troublante.

Ces autrices sont mises à l'honneur dans le travail plus récent de la sociologue Geneviève Pruvost [6] qui s'est penchée pendant dix ans sur une maisonnée inscrite dans un réseau de solidarités locales édifiant : la *subsistance* des populations a pu fonctionner depuis toujours au niveau local par la maîtrise des approvisionnements (cultures, semences, élevages, manufactures), des fabrications et donc des techniques et de leurs outils.

Elle implique une solidarité entre les maisonnées d'un territoire, formant un réseau coopératif égalitaire où les tâches sont comprises, maîtrisées, partagées et échangeables par tous ; où le temps n'est plus celui de la pointeuse et des bouchons sur le périphérique bitumé, mais l'étirement d'un continuum : serein mais vigilant, contemplatif mais attentif à tous les lieux traversés et instants de la journée.

Des tâches parfois rudes, parfois ludiques, mais qui font sens et édifient l'appartenance au monde, au collectif qui s'inscrit dans le milieu naturel vu comme partenaire vivant et plus comme décor de déchets : perçus et compris, la matière et le vivant sont nos partenaires et non plus ces ressources maltraitées, jetées, ignorées.

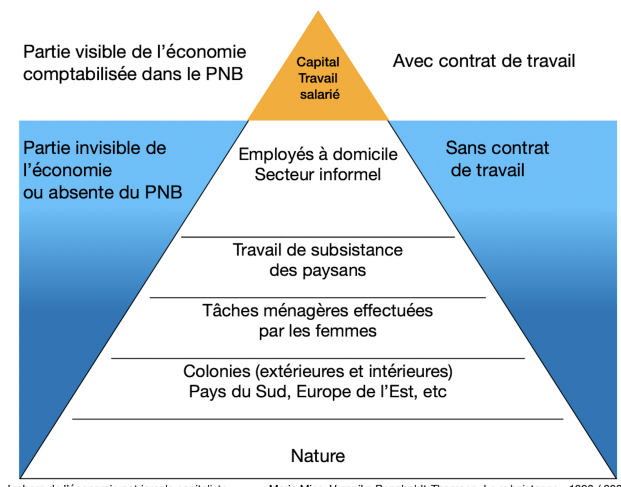
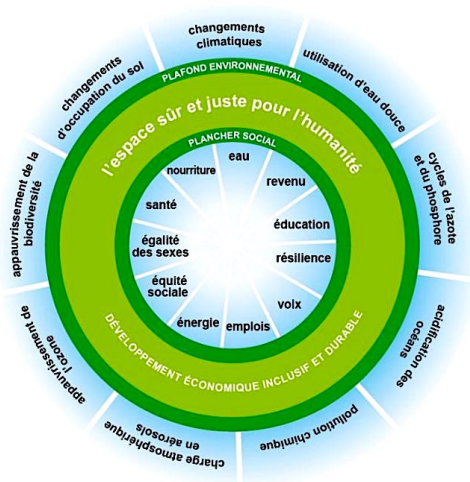
On pourra légitimement se méfier du possible angélisme de cet accès poétique riche en possibles futures déconvenues. Mais la violence contenue dans l'image que nous recevons de notre monde industriel au quotidien, de nos villes, de nos rues et campagnes où se mélangent technologies et déchets dans une nature moribonde, appelle un recentrage sur ce qui compte.

L'omniprésence paradoxalement invisibilisante du "déchet" construit une distance à la matière qui porte en elle comme une désespérance quant à notre place dans le monde : parce qu'on ne s'y voit plus acteur participant d'un tout qui fait sens, face à tant de déprédations qui nous dépassent en même tant qu'on se sait y participer.

Cette démarche de réenchantement par la re-politisation des objets du quotidien, la "reprise de terre", reste rare, sporadique et d'une certaine façon inatteignable au commun des mortels. Mais elle pose les bonnes questions avec lesquelles nous devrions tous grandir : peux-tu vraiment connaître l'origine du matelas sur lequel tu dors ? Qui a fait ta maison ? Avec quoi ? Quels sont tes moyens de subsistance ? Tes solidarités ? Tes coopérations ? Quel est ton rapport à la matière et au vivant ? Quelles sont tes interdépendances choisies parce que considérées comme souhaitables ?

Au delà, c'est donc aussi - comme l'analysent Veronika Bennoldt-Thomsen et Maria Mies - la remise en question partielle de la division du travail portée par l'économie patriarcale capitaliste qui individualise et sous rétribue les tâches, isole les acteurs, fragmente et éloigne les processus d'extraction et de fabrication, intrique les matières et finalement accroît presque irréversiblement les dépendances, en épuisant les ressources naturelles rendues non-recyclables et invisibilisées dans le PIB, tout en augmentant les inégalités (cf. figure de l'iceberg du capitalisme).

Transversalement s'ajoute une réflexion éco-féministe qui révisé les places de chacun et le modèle de la famille nucléaire moderne. On le voit, le rapport à la matière va loin tant il formate les modes de vies à un niveau très politique puisqu'il relève des choix faits par les collectifs, qu'on espère les plus informés possible, mais aussi locaux et démocratiques possibles.



Iceberg de l'économie patriarcale capitaliste - Maria Mies, Veronika Bennoldt-Thomsen, La subsistance - 1998 / 2022

"donut" de K. Raworth (source : Oxfam) et l'Iceberg capitaliste - dessin d'après [1]

Cyniquement placardisées comme utopiques par les dominants qui prêchent compétition et responsabilité individuelle assujettissante, les solutions sont probablement donc plutôt : considération, coopération, solidarité, intelligence collective et expériences de terrain, collégialité et démocratie.

Reste à trouver et démocratiser les outils pour catalyser ce nécessaire travail collectif de prise de conscience des sous-jacents socio-psychologiques et épistémiques qui nous traversent et nous bloquent, permettant d'envisager au juste niveau d'une citoyenneté émancipée, une politique adaptée à nos lourdes entraves que sont : les *désencastremements* vis à vis de la matière et du vivant imposés par nos infrastructures qui nous maintiennent "hors-sol", les *extractivismes* associés, le *consumérisme* aveuglé par la recherche permanente du nouveau qu'accompagne *l'obsolescence programmée*.

Quand le *techno-solutionisme* - sur lequel les discours politiques marchent sans s'en rendre compte - prétend résoudre ces impasses ou plus récemment cet *astro-capitalisme* de milliardaires déjantés autant qu'influents qui vise Mars ou la Lune pour faire oublier qu'il ne sait pas réparer (et veut surtout poursuivre, tranquillement entre riches) les dégâts irréversibles qu'il génère sur la Terre.

La *marchandisation de tout* qui est le sol sur lequel les points précédents nous font marcher ne date pas d'aujourd'hui et les ressorts psychologiques en sont anciens, à commencer par le désir de nouveauté qui laisse croire que le nouveau vaut mieux que l'ancien, donc qu'il faut jeter..

Psychologie du consumérisme

Dans son livre *Le désir de nouveauté* [2], Jeanne Guien explore méthodiquement en quoi, depuis la découverte du *nouveau* monde, jusqu'à la mode vestimentaire ou alimentaire à travers les siècles, en passant par la *destruction créatrice* en économie, ou encore en informatique la soi-disante *loi* de Moore planifiant concurrence et obsolescence (et dans ce livre, beaucoup d'autres angles d'observation non sommables ici !), l'amour de la *nouveauté* - appelée *néophilie*, sans en faire un concept totémique mais plutôt un outil descriptif - a été et reste un moteur de la conquête et de la déprédation sans état d'âme de notre planète. L'autrice en analyse les ressorts, tentant une généalogie de ce concept qui est une des toiles de fond de la si *nécessaire* croissance économique.

L'actualité de la nouveauté occulte la permanente récurrence de son fonctionnement qui reste in-interrogée par la plupart des acteurs, passifs ou actifs. Ce qui n'interdit pas au citoyen, avec l'aide de collectifs et du monde politique, de tenter d'éclairer ces ressorts ou processus ainsi que les impacts associés aux prédatations de nos consommations.

"... la nouveauté est toujours relative, située, contextuelle. La présenter comme propriété absolue d'une chose ou comme fin de l'histoire n'a pas de sens, sinon en référence à une posture universalisante abusive. Ce n'est que relativement à un contexte que la nouveauté peut apparaître, c'est à dire manifester un changement, une différence.

(...) Le nouveau comme l'obsolète sont les résultats de processus, comme en témoignent certains suffixes (innova-tion, obsole-scence) ou expressions proches ("tomber en" désuétude).

(...) parler d'innovation, c'est forcément inscrire l'inventivité dans l'histoire, une histoire de diffusion, d'adaptations, une socialisation. (...)

Le substantif "nouveauté" tente de faire un arrêt sur image de ce processus, de fixer ce qui est transitoire et non séquentiel, créant par là même la confusion.(..) la nouveauté est à la fois le premier moment et l'ensemble d'un processus qui conjugue plusieurs temporalités.(...)

L'arsenal de promesses et de récits qui permet de faire financer et de vendre des produits fait exister la nouveauté, y compris et surtout lorsqu'elle est insignifiante, voire avant même qu'elle se manifeste.(..) d'où l'intérêt de l'histoire des résistances et des "techno-critiques".

[2] p 329-331.

Ainsi même, les problèmes climatiques se voient affublés de la nécessité de *développer* des solutions *innovantes*, nécessitant des *investisseurs* qui n'afflueront que si l'opération promet d'être *rentable*, donc s'il y a [promesse d'] un contexte de *croissance*, dans une *compétition* plus ou moins truquée par les biais d'une fiscalité internationale asservie de fait à une oligarchie financière mondialisée, dans une géopolitique de plus en plus militarisée.

Cette nécessité d'innovation reste opaque pour une population savamment désinformée, du fait de réseaux et médias serviles chargés d'entretenir cette absence d'interrogation, notamment concernant les sous-jacents plus ou moins inconscients qui la dimensionnent :

" Les "nouveaux Schumpeter du climat" et autres promoteurs de la "croissance verte" ne sont que les continueurs de cette histoire du capitalisme néophile. (...) La néophilie est l'outil du conservatisme et du laisser-faire - c'est de fait un argument fort paresseux que de considérer que les solutions sont, de toute façon, déjà là ou en train d'advenir." [2] p 341.

Notre paresse nous empêche de chercher à comprendre ce qu'il y a de destruction et de souffrance derrière l'obligatoire smartphone à l'ère de la prétendue *dématérialisation* : *technologie zombie*¹ issue de l'extractivisme énergivore, polluant, exploitant une main d'œuvre à bas coût, elle disperse irréversiblement la matière dans des infrastructures technologiques toujours plus complexes et peu contrôlables. Notamment à l'heure où l'intelligence artificielle se mêle à l'affaire, faisant exploser la facture énergétique et matérielle comme les besoins en eau². Sans parler des impacts cognitifs sur les usagers. Comment contenir ce mouvement ?

Revoir notre rapport à la matière

Ralentir, accepter le bug..

"L'enjeu ne serait donc pas de passer d'un système technique à un autre mais plutôt de ne pas considérer le développement technique comme un processus uniforme et homogène, inhibant toute variation. Ensuite, pour éviter la tentation solutionniste, il faudrait organiser la sortie d'un modèle de pensée séparant la technique du social, ce que la low-tech n'a pour l'instant, que peu tenté. Il s'agirait aussi d'éviter tout purisme : il n'y aura pas de monde société ou de monde entièrement high-tech ou low-tech (...) nous sommes déjà dans un monde hybride.(...)"

"Il ne s'agit pas de changer la flèche, quel que soit son sens, mais de dissoudre l'idée même d'une direction uniforme." - [5] p 62-63

A cette nécessaire et pragmatique dépoliarisation de l'histoire des techniques que déploient Mateus et Rousilhe pour *réouvrir modestement un imaginaire du progrès ou du confort*, s'ajoute la nécessité d'un regard sur le protocole, l'outil, le langage de nos appréhensions du monde matériel. Nous accédons à la compréhension de la matière par un jeu de représentations qu'elle constitue en retour.

Les outils du discours scientifique sur la matière se construisent ainsi *eux-mêmes* au travers d'artefacts matériels que sont les appareils de mesure et les dispositifs expérimentaux. Par leurs limites et leurs conformations techniques, par les protocoles qu'ils imposent et qui restreignent le champ d'analyse, ces dispositifs sont, par rétroaction, autant d'éléments de configuration et de restriction du discours scientifique.

Ecarter ainsi notre intrication et notre dépendance à la matière dans nos interactions avec elle - qu'elles visent la compréhension scientifique ou la production d'objets "utiles" à nos subsistances ou à nos caprices - revient à occulter une part essentielle de notre rapport au monde, dans l'intelligence qu'on en a, comme dans le caractère politique de nos quotidiens et dans l'économie de la matière à l'échelle du monde. Tout le monde n'accédant pas aux ressources qui sont par ailleurs épuisables et parfois extraites dans des conditions très polluantes.

La science comme discours

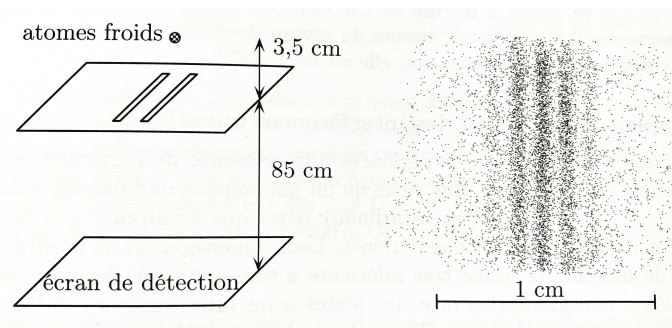
La considération de la matière passe aussi par la prudence face à notre perception du discours scientifique. Non pour s'en méfier - tant qu'elle accepte d'être réfutable (sinon ce n'est plus de la science) - mais en ce qu'il impose de se souvenir qu'il est pris dans une grammaire qui le limite en même temps qu'elle le structure et le permet.

Ce qui ne met pas en cause l'efficace vérité qu'il porte aussi inaccessible soit-elle, mais souligne la limite qu'il nous impose en tant que discours : il n'atteint qu'une part de vérité, aussi efficace et fonctionnelle soit-elle. L'appréhension de la matière n'est possible qu'à la hauteur de ce que permet sa modélisation. Donc les mathématiques et les outils de mesures, qui donnent parfois des résultats contre-intuitifs : ce qu'on "prend" pour une onde peut se comporter comme une particule et inversement. Les deux descriptions réalistes et fonctionnelles ne nous laissent pas atteindre l'ultime vérité - si tant est qu'elle soit appréhendable - mais donnent des résultats, parfois même en se confondant dans des outils hybrides tels que la fonction d'onde en mécanique quantique.

Ça marche, c'est tout. Et c'est déjà pas mal !

Parfois même, le formalisme ouvre des perspectives perturbantes. La physique quantique, redoutablement efficace dans la première quantification (dualité onde-corpuscule : voir figure ci-après) pose puis résout même des difficultés insoupçonnées par le commun des mortels dans la deuxième révolution quantique concernant les particules intriquées (paradoxe EPR).

1. objet épuisant et disséminant les ressources qui le constitue et dont la durée d'usage est très inférieure à la durée -



Expérience des fentes d'Young avec des atomes de néon refroidis : chaque point de la figure correspond à l'impact d'un atome sur l'écran. Des franges d'interférences apparaissent peu à peu comme s'il s'agissait d'une onde lumineuse passant à travers les deux fentes. L'expérience fonctionne aussi avec des électrons, neutrons et même des molécules, qui se comportent tous donc aussi comme des ondes.. De quoi réfléchir sur nos représentations et sur leur pouvoir... (figure : *Basdevant & Dalibard, Mécanique quantique - Edition Polytechnique, 2006*) Voir aussi la vidéo sur : <https://toutestquantique.fr/dualite/>

Eloge du bug ou comment ralentir sereinement

Dans *Eloge du bug* [7], Marcello Vitali-Rosati fait remonter ce qu'il envisage comme un *mépris de la matière*, consubstantiel à nos cultures, à l'immatérialité qui confère la perfection aux âmes des dieux dans le *Phèdre* de Platon. L'incarnation créant une dualité entre âme et corps qu'on retrouverait dans le christianisme.

La polarisation matériel-immatériel s'ajoute ainsi à d'autres oppositions, qui, à leur tour, renforcent cette idée anthropocentrique : l'opposition entre sujet et objet et celle entre activité et passivité notamment. (...) Au sujet, actif, s'oppose l'objet, passif, qui ne fait qu'être là, donné, exposé au regard du sujet." [7] p 90

La technique est ce *médium* qui prétend nous libérer de ce qui est matériel, en déléguant aux machines les tâches banales dépourvues d'intérêts. Cette *rhétorique de l'immatérialité* rencontrera l'opposition des matérialistes : des atomistes (Démocrite ou Epicure) à Marx, jusqu'aux "nouveaux matérialismes" pour qui *"la matière n'est pas passive, (...) mais active et vivante (...)* La matière compte : *matter matters*".([7] p 92-93). Vitali-Rosati évoque alors ces expériences de physique quantique où l'*indétermination* onde-corpuscule de l'électron est tranchée par la mesure, selon son contexte. Le concept de particule est effectivement résultat d'un *dispositif* de mesure qui montre à quel point les concepts théoriques ne sont pas des entités immatérielles, mais bien des "arrangements physiques spécifiques" : *"la pensée n'est pas conditionnée par un contexte matériel, mais, plus profondément [elle] est ce contexte matériel"*. [7] p 95. Ainsi :

"il est donc fondamental de se pencher sur les environnements de production et de diffusion de la pensée et de la connaissance si nous voulons comprendre d'où viennent cette pensée et cette connaissance, quelles en sont les limites et les puissances. Car les idées ne sont pas le fruit du cerveau d'un individu, mais le résultat d'un arrangement physique. C'est pour cette raison que ce qu'on appelle "numérique" vaut la peine d'être questionné de façon approfondie." [7] p 96

L'auteur fait l'éloge du *bug informatique* qui brise l'impératif fonctionnel d'un numérique asservi à la production du *toujours plus* et permet ainsi l'émergence d'un esprit critique (p 119). Le bug est ce moment suspendu qui permet de ralentir et de réfléchir à ce que l'on fait vraiment, aux tenants et aboutissants réels de nos actions autant qu'aux représentations qui les fondent. A la fois éco-féministe en ce qu'il révisé la place de la femme dans la société et le rapport à la matière, et à la fois décroissant.

Comme un clin d'œil à l'éco-féminisme, dans ce même chapitre, Vitali-Rosati rappelle qu'avant de désigner les ordinateurs, *computers* désignait les femmes chargées de brancher et débrancher les câbles de la première machine informatique. L'Eniac est le premier calculateur électronique. Il nécessitait de re-configurer matériellement sa structure logique à chaque utilisation en modifiant le câblage. Ce glissement sémantique n'est pas anodin. La confusion entre une machine et le travail d'une personne - réduite et identifiée à sa tâche - exerçant une activité manuelle des plus matérielles :

quasi éternelle- en tant que déchet irréductible et polluant.

2. on attend une augmentation de 78% du nombre de data center du fait du développement l'IA : <https://www.theguardian.com/environment/2025/apr/09/big-tech-datacentres-water>

“sa matérialité a probablement induit le peu d’importance qu’on attribuait à ces tâches et le fait qu’elles soient associées aux femmes (...) femmes et machines sont donc assimilées comme deux entités dont la caractéristique est de réaliser des tâches matérielles et triviales au service des hommes et de leurs plus hautes préoccupations”. [7] p 99

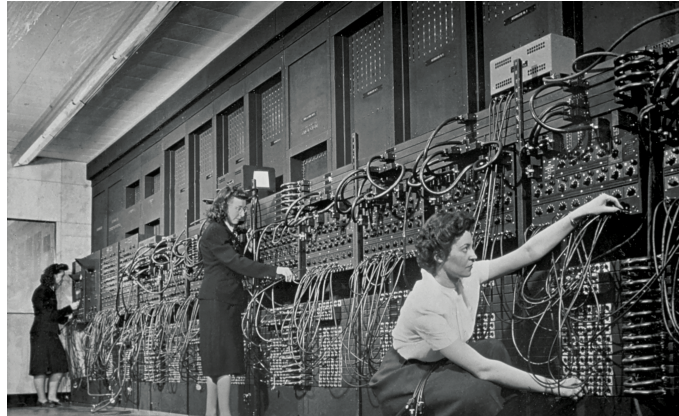


Photo de couverture de [7] : les *computers* au travail sur l’Eniac.

Ainsi, pourrait-on voir que le *bug* actuel de nos logiciels politico-économiques se manifeste par la surchauffe planétaire et l’extinction massive de biodiversité en cours. Il appelle une bascule de la réflexion citoyenne vers l’éveil aux représentations qui nous gouvernent. Un nouveau logiciel citoyen qui émancipe et éveille à l’intelligence critique et plurielle de nos représentations, dans la reprise de contrôle démocratique sur ces objets qui nous dirigent, sur ces infrastructures toujours moins visibles et toujours plus prédatrices de ressources, sur les discours qui nous gouvernent sans permettre qu’on en discute la pertinence.

Conclusion temporaire

Décroissance et rapport revisité à la matière, dans le rejet du consumérisme et la critique constructive et éclairée de la techno-science, sont des champs qu’il nous faudrait défricher ensemble et partager, démocratiquement, pour nous éveiller à l’interrogation émancipatrice des représentations, des certitudes et des politiques qui voudraient les ignorer en poursuivant des buts peu reluisants autant que vénaux.

Ils sont autant d’écoles pour construire - en pleine citoyenneté du Monde - une considération prudente de tous les discours qui nous traversent sans qu’on les perçoive toujours, de toute politique qui se prétendrait non négociable ou de *bon sens* ; en même tant et par nécessité qu’une *Considération* de l’autre et du Vivant, on pourrait développer une considération de la Matière : ce seraient là autant de terrains d’hum-ilité dans notre hum-anité ; cet *humus* qui est une matière finalement si complexe à comprendre et à considérer dans ce qu’elle signifie pour nos vies.

Références

- [1] Veronika BENNOLDT-THOMSEN et Maria MIES. *La subsistance*. La lenteur, 2022.
- [2] Jeanne GUIEN. *Le désir de nouveautés*. La Découverte, 2025.
- [3] Tim JACKSON. *Prosperité sans croissance*. Etopia -De Boeck, 2010.
- [4] Serge LATOUCHE. *Le pari de la décroissance*. Fayard, 2006.
- [5] Quentin MATEUS et Gauthier ROUSSILHE. *Perspectives low-tech*. divergences, 2023.
- [6] Geneviève PRUVOST. *Quotidien politique*. La Découverte, 2021.
- [7] Marcello VITALI-ROSATI. *Eloge du bug*. Zones, 2024.